



L'identité du père et de la mère dans *Fils de prélat* d'Armand Claude Ebanda

The identity of the father and the mother in *Son of a prelate* by Armand Claude Ebanda

ANTSUE Jean Bruno

Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines

Laboratoire : GRILA

Université Marien Ngouabi, Brazzaville, République du Congo

Résumé

La présente étude est un regard analytique sur les rapports sociaux, familiaux ou claniques, notamment, les relations du trio familial ou de la famille nucléaire entre le père, la mère et l'enfant dans *Fils de prélat* d'Armand Claude Abanda. Il est impérieux de reconnaître que la mère dans l'imaginaire du moi créateur ou dans la structuration diégétique est l'allégorie de l'amour maternel et la duègne du fils. Elle incarne également la bonté de la femme africaine tant chantée par plusieurs écrivains. L'absence du père est moins condamnée, car il ignorait totalement l'existence de la grossesse et de l'enfant. Ce qui le différencie des pères coloniaux ou des pères missionnaires qui ont abandonné tant d'enfants et tant de femmes en Afrique subsaharienne. L'objectif d'une telle étude est de montrer que le prélat dans la narration est un géniteur qui ignore sa descendance et qui fait son métier en toute honnêteté. Il incarne justement le bon sens des prélats endogènes, mais son métier met à mal la paternité ou la patrilinéarité d'un enfant. Pour aboutir aux résultats scientifiques, nous avons convoqué la sociocritique et l'anthropologie comme des compétences d'expertise.

Mots-Clés : Famille, fils, identité, mère, père.

Abstract

The present study is an analytical look at social, family or clan relationships, in particular, the relationships of the family trio or the nuclear family between the father (the genitor), the mother (the genitrix) and the child (the offspring) in *Son of a prelate* by Armand Claude Abanda. It is imperative to recognize that the mother in the imagination of the creative self or

in the diegetic structuring is the allegory of maternal love and the duenna of the son. She also embodies the goodness of the African woman so sung about by several writers. The absence of the father is less condemned, because he was completely unaware of the existence of the pregnancy and the child. Which differentiates him from the colonial fathers or the missionary fathers who abandoned so many children and so many women in sub-Saharan Africa. The objective of such a study is to show that the prelate in the narration is a progenitor who is unaware of his descendants and who does his job with complete honesty. He precisely embodies the common sense of endogenous prelates, but his profession undermines the paternity or patrilineality of a child. To achieve scientific results, we used sociocriticism and anthropology as an expert skill.

Keywords: Family, son, identity, mother, father.

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo.13386521>

1. Introduction

Le monde est un macrocosme humain structuré par des microcosmes sociaux, claniques ou familiaux. Parmi les divisions des structures sociales, la famille est la plus patente. C'est le noyau fondamental de toutes les sociétés humaines. Si en Europe ou dans la sociologie européenne, on parle davantage de famille restreinte ou nucléaire, en Afrique subsaharienne ou dans d'autres régions du monde, on parlera de bonne grâce de la famille étendue, élargie ou communautaire, celle qui regroupe les esprits, les morts, les ascendants et les descendants collatéraux. En Afrique noire, le système de parenté ressemble à un vaste réseau qui s'étend horizontalement dans toutes les directions et qui contient tous les membres d'un groupe local donné. Ce qui signifie que chaque individu est le frère ou la sœur, le père ou la mère, la grand-mère ou le grand-père, le grand-cousin ou le petit-cousin, la grand-tante, le cousin, le beau-frère, l'oncle, la tante,... Aussi, le système de parenté se développe verticalement en comprenant les défunts déifiés et les enfants qui vont naître (Jean Mbiti, 1972). En effet, notre réflexion s'articule autour de la famille, mais particulièrement sur l'identité du père et de la mère par rapport à l'enfant dans *Fils de prélat* d'Armand Claude Abanda. Notre objectif est de définir les relations entre les auteurs des jours et la progéniture, justement, l'identité des géniteurs par rapport à l'enfant. En tant que centre culminant de toutes les sociétés hétérosexuelles, le trio familial, notamment le père, la mère et l'enfant, est un thème éternel, car plusieurs écrivains ont prisé les rapports sentimentaux ou relationnels entre l'homme, la femme et l'enfant, en l'occurrence : Mongo Beti (1976), Lissia Jeurissen (2003), Valentin Mudimbe (1982), Ferdinand Oyono (1956), Mbumburwanze Shamba Nzapfakumunsi (2011), Yvonne Knibiehler et Régine Goutalier (1985), Henri Lopes (1990), Amandine Lauro (2007), Laurier Turgeon et Anne-Hélène Kerbiriou (2002), Francis Bebey (1973),... Cependant, la présence du prélat dans le triangle familial, les techniques narratives, la transplantation de la sphère spatiotemporelle dans l'affabulation et la jonction entre le moi social, le moi créateur et la structuration diégétique sont des attraits particuliers qui justifient le choix du livre et du romancier.

Pour la bonne prise en compte de notre analyse ou du déchiffrement narratif, nous convoquerons la sociocritique, l'anthropologie structurale de Lévi Strauss, « Une chose dont on a crédité Claude Lévi-Strauss, et sur laquelle repose en grande partie son prestige intellectuel, est la découverte d'une méthode scientifique originale d'étude des cultures humaines » (S. Abdoulaye, 2002, p.24). L'approche sociocritique de Claude Duchet paraît intéressante puisqu'il s'agit de cerner et d'analyser les éléments de socialité. En réalité, pour organiser sa stratégie textuelle un auteur, pour dire un romancier, doit se référer à une série de compétences (...) qui confèrent un contenu aux expressions qu'il emploie. Il doit assumer que l'ensemble des compétences auquel il se réfère est le même que celui auquel se réfère le lecteur (U. Eco, 1985, p.71). Notre réflexion s'articule autour d'une problématique, celle d'analyser l'identité des géniteurs par rapport à la progéniture. La question principale est la suivante : Quelle est l'identité des parents vis-à-vis de l'enfant dans l'imaginaire du romancier et dans le contenu diégétique ? Cette interrogation centrale est secondée par des questions subsidiaires ci-après : Quelle est la particularité de la mère dans la vie de l'enfant ? Quelle est l'image du père par rapport à l'enfant ? Notre argumentaire développera deux hypothèses à savoir l'image bienveillante de la mère et l'image complexe du père. Notre article scientifique s'articulera autour de deux points : le premier prisma l'identité de la mère et le second, l'identité du père.

2. L'identité ou l'image de la mère

La mère est une femme qui a déjà donné naissance à au moins un enfant. C'est également une femme qui, par sa responsabilité, a pris le rôle et la place maternelle dans la vie d'un enfant. En effet, la mère est une partie intégrante de toutes les familles ou les sociétés hétérosexuelles. Sans qui la famille ne pourrait exister. En Afrique noire, notamment dans les lignées cognatiques ou dans la matrilinearité la mère assure l'existence et la garantie des enfants, mais les phalocrates et les misogynes érigent des tabous inviolables, c'est ainsi que l'oncle maternel se porte en chef de famille. Comme J-P. Ombolo (1990), E. Dongala (2010), H. Lopes (1990), A. Mabanckou (2010), A.C. Abanda dans *Fils de prélat* présente la mère comme une instance de bienséance ou légitime pour la progéniture. Elle est également l'actrice de la copulation, de l'orgasme et de l'engendrement.

2.1. La mère : instance copulatrice et génitrice

Si la femme est l'allégorie de la beauté et de l'amour, elle est également une actrice du coït et de l'engendrement. Pour qu'il ait copulation, dans les couples hétérosexuels bien sûr, il doit y avoir un homme mais particulièrement une femme, notamment la mère. Par conséquent, la copulation conduit inévitablement à l'orgasme et à la gestation. Contrairement aux expressions des « excès sexuels » (A. Lauro, 2007, p.49) et des « grossesses indésirables » (L. Jeurissen, 2003, p.30) c'est la notion de sexe « égalitaire » (Octavio Paz, 1971, p.27). Dans *Fils de prélat* d'A.C. Abanda, la femme est naturellement un personnage copulateur et géniteur. Dans l'extrait ci-dessous, la collégienne, « Juliana Bella » procure de l'orgasme à « Érico Kanga » :

-Excuse-moi Juliana, mais nous ne sommes pas venus pour ça. -Alors, je t'écoute, riposta ironiquement la jeune fille. -Euh ... je te veux dans mes bras, annonça courageusement le jeune homme. -J'admire ton courage, Érico. Eh bien, je suis à toi. Ils s'embrassèrent d'abord timidement. Puis, les sens embrasés, leur baiser devint de plus en plus fougueux. Bientôt, l'hésitation fit place à un abandon total (A.C. Abanda, 2016, p.28).

De cet extrait, découle la conception des prémices d'amour sexuel entre le jeune lycéen « Erico Kanga » et la jeune femme « Juliana Bella ». En effet, les deux amoureux se sont vus à l'école et les sentiments ont dominé les mises en gardes parentales. C'était justement à la sortie des salles « Midi avait sonné. Erico Kanga, dix-neuf ans, brillant élève en classe de philosophie. Dans la bousculade, une jeune collégienne le heurte, les deux jeunes gens se regardèrent dans les yeux pendant une fraction de secondes en esquissant chacun un léger sourire » (p.15-16). Cette rencontre amoureuse est le début d'une histoire fantastique et légendaire. Car elle a conduit sérieusement à un amour sexuel entre les deux élèves. Dans le déroulement diégétique, il ne s'agit pas d'un orgasme contre gré, d'un mariage contre nature ou arrangé, d'un amour endogamique ou intergénérationnel, mais d'un amour conscient, libidinal et volontaire entre deux jeunes gens. Les expressions, « je te veux dans mes bras », « Eh bien, je suis à toi » et « Ils s'embrassèrent d'abord timidement », témoignent de ce rapprochement amoureux et de cette volonté libidinale entre les deux conjoints. Pour dire que la jeune femme, Juliana Bella, n'est pas une instance métamorphosée, prostituée ou violée (Florence Stratton, 1994, p.45), il ne s'agit non plus d'une « sexualité honteuse entre deux espèces différentes » (Laurier Turgeon et Anne-Hélène Kerbirou, 2002, p.2), mais d'une digne femme qui tombe, comme « Edna et Mam » (F. Bebey, 1973), sous l'enjôlement ou la cajolerie d'un homme. Ces rapports sexuels ou cet orgasme prémédité a pour conséquence logique l'engendrement. C'est dans cette logique ascendante ou descendante que Juliana Bella va donner naissance à un garçon : « Éric-Le-Bon-Samaritain ». Ainsi, après une valeur prégnante, une aposiopèse ou une ellipse déterminée de treize (13) ans, le narrateur présente l'enfant de la jeune femme Juliana Bella qui a déjà treize ans : « Juliana avait un grand fils qui venait de fêter son treizième anniversaire » (p.45). Pour dire que la jeune femme est justement une instance génitrice. Dans le roman en étude, la mère est également l'allégorie de l'amour, car elle symbolise l'affectivité maternelle, voire la dilection.

2.2. L'amour maternel : l'affection d'une mère pour un enfant

L'amour d'une mère pour sa progéniture est un sentiment naturel, inviolable et sans demi-mesure. En effet, la paternité peut être remise en question, mais la maternité est sans appel. C'est justement le fondement des sociétés matrilineaire, car la mère est une définition d'accouchement ou d'engendrement, de la féminité ou de la feminité (A. Ziethen, 2010) dans les romans africains. La mère est la thématique prégnante des écrivains africains francophones, notamment, Camara Laye (1953), Léopold Sédar Senghor (1945), Henri Lopes (1990). Chez A.C. Abanda, la mère est simplement l'allégorie de l'amour maternel ou d'affection. Juliana Bella définit son fils « Éric » comme sa raison d'être : « Tu as raison, Joseph. Malheureusement, j'ai toujours l'impression que ce garçon n'appartient qu'à moi

seule et à personne d'autre. Te rends-tu compte qu'avant que nous ne nous aimions, mon fils constituait toute ma raison de vivre » (A.C. Abanda, 2016, p.85). Le jeune « Éric » est tout pour sa mère, c'est dans cette dilection que « Juliana Bella » le nomme « Éric-Le-Bon-Samaritain ». L'amour de l'enfant est même supérieur à l'amour qu'elle a pour son fiancé Mbappé. Dans les exemples ci-dessous, l'amour maternel est un leitmotiv narratif :

Il se remit ensuite à monologuer intérieurement. Ce fut une fois de plus le flash-back d'un passé cette fois plus émotif. Il pensa à la vie qu'il menait avec sa mère. Il apprécia la tendresse et tous les témoignages d'amour qui ressortaient des actes quotidiens de Juliana à son endroit. Il se rappela leur séparation d'il y a deux jours. Il avait l'impression de réécouter l'une de ses dernières phrases (A.C. Abanda, 2016, p.137).

Pendant que Joseph Mbappé et Juliana attendaient le car, la mère d'Éric tomba évanouie. Mbappé la transporta dans une clinique, où elle fut réanimée difficilement. Pendant toute la journée, le docteur assista la mère d'Éric. Lorsqu'elle fut rapidement rétablie, vers dix-neuf heures, Joseph Mbappé la conduisit à la maison (A.C. Abanda, 2016, p.161)

Il est à retenir que dans les deux exemples ci-dessus, l'amour maternel entre « Juliana Bella » et « Éric » dépasse le cadre habituel, il peut être défini en termes de dilection ou d'attachement spirituel. En effet, dans le premier exemple choisi et analysé, il s'agit d'une survivance de « Éric » donnée sous forme de monologue intérieur. Le terme « flash-back » définit le discours intérieur du personnage. Il est vrai que l'absence d'un être aimé motive sa valeur et ses bienfaits, mais également le regret et le vouloir le retrouver. C'est ainsi que « Éric » va à la recherche de son géniteur et rencontre des mésaventures. Une fois en difficulté, il pense généralement à la bienfaisance ou à la générosité de sa mère, pour dire l'amour que sa mère lui témoignait. L'expression, « Il apprécia la tendresse et tous les témoignages d'amour qui ressortaient des actes quotidiens de Juliana à son endroit » est un témoignage de l'enfant pour l'affection de sa mère. Dans le second exemple analysé, Juliana Bella témoigne de son amour maternel envers son fils. Selon son entendement, l'amour de son fils est supérieur ou plus que celui de Mbappé son amant. Dans la structuration diégétique, la mère est également l'allégorie de l'instinct ou de l'intention.

2.2.1. L'intention et l'instinct maternels

Dans plusieurs sociétés phallogocentriques, misogynes, machistes ou patrilinéaires, la femme est souvent reléguée au second rang, répugnante dans les hémicycles traditionnels ou des lieux tabous, car elle est considérée par des croyances phallogocentriques comme un être impur et porteur de malheur ou de malchance (N. Boni, 1972, p.23). On n'ignore et on rejette souvent sa pensée, son savoir, son apport ou sa personne. Marceline reconnaît ce rejet à son époque :

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire, leurrées de respect apparaissent dans une servitude réelle, traitées en mineur pour nos biens, punies en majeur pour nos fautes, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié ! (P.A.C. de Beaumarchais, 1784, Acte III, Scène 16)

Mais la sororité, le féminisme ou les sociétés matrilineaires placent la femme au centre de l'existence ou au centre de la perpétuation socioculturelle ou ésotérique. Pour Henri Lopes (1982), les femmes sont comme des museaux de bêtes, elles sentent le danger au loin. Elles transmettent également la tradition et enseignent aux générations futures les coutumes du clan. Dans la création littéraire d'Armand Claude Abanda, l'intention ou l'instinct de la femme est à prendre au sérieux. Pour s'en convaincre, analysont les passages ci-après :

Juliana Bella avançait vers la salle d'attente. Lorsqu'elle vit son fils, le menton soutenu par les deux mains, elle en fut presque apeurée. Elle se demandait ce qu'Éric pouvait bien faire à cette heure à l'usine. Il n'y était d'ailleurs jamais venu depuis que sa mère y travaille. « Cela ne peut être qu'un problème grave... (A.C. Abanda, 2016, p.100)

Sa mère, qui venait à l'instant de se réveiller, s'avança vers elle d'un pas rapide. A sa vue, Juliana pensa qu'elle avait deviné son secret. Il n'en était rien. Son imagination lui jouait encore des tours. Sa mère s'inquiétait plutôt au sujet de l'examen qu'elle devait passer ce matin-là... -Bonjour Juliana...-J'espère que ton moral est bon, continua sa femme en remarquant que l'air triste de sa fille (A.C. Abanda, 2016, p. 30)

Effectivement, dans cette œuvre littéraire, on assiste à une antilogie entre la mère et le fils au sujet du père. À cet effet, pour aller à la recherche de son père naturel, Éric, le fils décide d'affronter Juliana Bella, la mère. C'est dans cette mesure que l'enfant va rencontrer sa mère au lieu de service. À son arrivée, la mère fait preuve d'instinct ou d'intention maternelle. Par son instinct maternel, « Juliana Bella » a compris l'intention de son fils. Les expressions, « Elle se demandait ce qu'Éric pouvait bien faire à cette heure à l'usine » et « Cela ne peut être qu'un problème grave », déterminent l'instinct et la grandeur du problème. Justement Éric vient voir sa mère pour la situation, l'orientation et la découverte de son père, le prélat. Ensuite, dans le second passage, il ne s'agit plus de « Juliana Bella », mais de sa mère. Ce récit antérieur s'est déroulé à l'incipit du roman au moment où « Juliana » était au lycée et enceinte de son fils « Éric ». En fait, la mère se soucie toujours de la condition ou de la situation de son enfant. C'est dans cette logique maternelle que la mère de « Juliana Bella », analphabète de son état, s'inquiète pour la scolarité de sa fille. Outre la situation scolaire de « Juliana Bella », sa mère a compris son état d'âme. L'expression, « J'espère que ton moral est bon, continua sa femme en remarquant que l'air triste de sa fille », laisse deviner l'entendement de la mère sur la situation de son enfant. Si Armand Claude Abanda ne présente pas la mère comme détentrice d'une intention vive, il fait la peinture d'une mère éducatrice et conseillère.

2.2.2. La mère éducatrice ou conseillère de l'enfant

Un des aspects primordiaux que nous voyons de la femme dans le roman francophone est d'abord celui de la femme vouée au silence, la femme emmurée, celle qui n'a aucun droit à la parole. Les représentations de ce personnage souvent en marge de la société, s'inspirent davantage des us et coutumes en vigueur dans nos sociétés. Lorsqu'on analyse de près la mère ou sa métonymie la femme, cette dernière n'a pas de statut, ni classe sociale, ni rang dans la

société. Le marginal féminin se justifie parce qu'elle hérite d'emblée le rang ou le statut social de son mari. Cependant, qu'elle soit dans une famille pauvre, moyenne, riche, très riche ou hyper riche, l'éducation des enfants est sa fonction primordiale. Chez Armand Claude Abanda, la femme, justement sa métalepse la mère, est le prototype de l'éducation. Un être capable d'éduquer seul un enfant naturel ou adultérin. C'est le cas de « Juliana Bella » pour « Éric-le-bon-Samaritain » :

-Tu sais Éric, actuellement, tu as dix-huit ans. Tu seras bientôt appelé à préparer et faire ta petite vie. Tu auras un foyer dont je ne ferai pas partie. Je ne serai donc plus avec toi. Tu ne t'occuperas que de ton foyer, de toi-même et, involontairement, tu me délaisseras. Ce sont les exigences de notre civilisation. C'est inévitable. Je ne serai pas toujours avec toi. De peur de rester seule, j'ai bien intérêt à m'éviter dans le futur une petite vie figée dans la solitude des quatre murs (A. C. Abanda, 2016, p.81)

Juliana regarda un moment son fils disparaître et, soudainement d'avoir été dure avec lui. Elle décida alors d'arrêter le travail et de le rejoindre avant qu'il ne s'en aille comme il venait de le dire. Pour cela, elle alla prestement consulter son patron... Il était douze heures cinq minutes quand Juliana arriva chez elle. Son cœur battait beaucoup plus vite que d'habitude, animée d'une seule idée : retrouver son fils à la maison (A.C. Abanda, 2016, p.105).

La portraiture de la mère chez A.C. Abanda est une métaphore ou une circonlocution de la mère africaine subsaharienne, car dans plusieurs sociétés bantoues ou nigéro-sénégalaises, la femme est la responsable de la conduite des enfants. C'est elle qui transmet aux enfants les règles du clan ou de la famille. Dans *Le lion et la perle* de Wolé Sonyika (1971), Sadikou, la première femme de Baroka, est un exemple d'une femme qui transmet la tradition ou la polygamie aux jeunes générations. Chez A.C. Abanda, c'est « Juliana Bella » qui transmet les règles de la société à son fils. Tradition biblique ou immanence africaine, « Juliana Belle » est consciente qu'un jour son fils le quittera pour fonder son foyer. Consciente surtout de cette logique anthropologique ou de cette morale sociétale, la mère dit à son fils « Tu auras un foyer dont je ne ferai pas partie », c'est logique et « Ce sont les exigences de notre civilisation ». Elle enseigne également à son enfant que ce fait est un acte involontaire et raisonnable. Si dans d'autres civilisations ou dans d'autres cultures millénaires, une famille clanique, élargie ou communautaire peut vivre dans une maison, dans les sociétés subsahariennes, les maisons sont construites en fonctions des couples. Ensuite, « Juliana Belle » est consciente de ses actes ou agissements envers son fils. Raison pour laquelle après une antinomie avec son enfant au lieu de son travail, cette dernière décide volontairement de cesser son travail pour rejoindre et conseiller son enfant de ce périple voyage à la recherche de son père, à l'instar d'André Leclerc (H.Lopes, 1990) qui part à la quête de son père en France. Dans une étude, nous affirmions : « Le père occupe une place privilégiée dans le rameau familial. Son image est positive et valorisante. Ainsi, être amputé d'un tel personnage pour le fils, c'est se priver à l'évidence d'une partie de lui-même, de son identité, de son âme et être contraint à un mal-être existentiel » (J.B Antsué, 2014, p, 27)

Ainsi, dans *Fils de prélat* d'Armand Claude Abanda, la mère est une instance bienfaisante ou bienfaitrice vis-à-vis de la progéniture. La mère est une partie prégnante de la

copulation, de l'engendrement, de l'affection maternelle, de l'instinct féminin ou de l'intention maternelle, de l'éducation et du bien-être familial. Cependant l'on ne pourrait parler de la mère sans pourtant évoquer le père dans une société hétérosexuelle.

3. L'identité du père ou du géniteur

Si dans les sociétés matrilineaires ou cognatiques, la mère est au centre du noyau clanique ou familial, dans les sociétés patriarcales ou patrilineaires, l'homme est le maître absolu ou le chef de la famille. D'ailleurs les sociétés phallogocentriques ou matrilineaires écartent la femme pour placer l'oncle au-dessus de la famille ou du clan. Pour dire que l'homme est le chef de la famille, notamment le guide. A.C. Abanda présente un homme dans ses multiples facettes, notamment, un géniteur inconscient, qui abandonne une femme enceinte et qui ne peut pas assumer la paternité d'un enfant.

3.1. Le géniteur inconscient ou ignorant

L'amour charnel ou le flirtage entre le jeune lycéen « Erico Kanga » et la jeune collégienne « Juliana Bella » est un sentiment réel, loin d'être une copulation contre gré ou contre nature. Mais le jeune homme est qualifié d'inconscient ou d'ignorant parce qu'après le flirtage, le jeune ne savait pas que la jeune femme était enceinte. L'inconscience ou l'ignorance d'Erico Kanga est pertinente dans les séquences narratives suivantes :

Elle regarda Érico droit dans les yeux. Puis quelques secondes plus tard, deux petites larmes coulèrent le long de ses deux joues. Elle voulut lui livrer son secret qui, au fond, le concernait aussi. Mais elle n'en eut point le courage. –Qu'est-ce que tu as, Julian, demanda avec peine le jeune homme. –Je... je ne sais pas. Je pleure pour rien... (A.C. Abanda, 2016, p. 33)

-Eminence Érico Kanga, veuillez croire l'expression de notre profond respect. Cependant, avez-vous été choqué lorsque vous avez appris que vous aviez un fils ? –Pas choqué, mais plutôt surpris... On est choqué quand on se retrouve en face d'une situation désagréable, où l'on peut se sentir coupable. Or je n'ai rien à me reprocher. Au moment où je quittais Obala, il y a dix-huit ans pour Ngaoundéré, j'étais parti « incognito » (A.C. Abanda, 2016, p.191).

Si on analyse de fond en comble la trame diégétique, le « Cardinal Erico Kanga » est moins ou ne pourrait être condamné dans cette situation. À en croire, il est question d'analyser avec minutie son statut vis-à-vis de son enfant ignoré. On peut dire que dans la première séquence narrative déchiffrée, le futur prélat rencontre la future mère d'Éric qui est enceinte mais cette dernière ne dit pas au géniteur. Les expressions, « Elle voulut lui livrer son secret qui, au fond, le concernait aussi. Mais elle n'en eut point le courage » et « Je... je ne sais pas. Je pleure pour rien », innocentent le géniteur d'une culpabilité. Contrairement aux Missionnaires européens et aux Colons qui ont abandonné consciemment des femmes et des enfants en Afrique noire comme le signifient Jeanne-Marie Kambou-Ferrand (1995), Henri Lopes, (1990) et autres, Erico Kanga ignorait complètement l'existence de la grossesse et même de son fils, car il n'a jamais été informé par sa conjointe. Dana la seconde séquence

narrative choisie et analysée, le « Cardinal Erico Kanga » confirme avec enthousiasme son innocence dans cette situation chaotique par rapport à son métier. En effet, dix-huit ans plus tard, le lycéen « Erico Kanga » est devenu cardinal, le jeune Éric-le-bon-samaritain a dix-huit ans et la jeune collégienne « Juliana Bella » est devenue une grande femme. Après cette rencontre désagréable du trio familial, le cardinal Erico kanga n'est pas choqué mais surpris par cette apparition soudaine d'un jeune homme qui prétend être son enfant. La phrase suivante « Au moment où je quittais Obala, il y a dix-huit ans pour Ngaoundéré, j'étais parti « incognito » témoigne de son incognito. Mais le prélat reconnaît avoir des relations intimes ou un coït avec Juliana Bella quand il était au lycée dix-huit ans plus tard. Pour dire que pendant cette longue période, « Éric-le-bon-samaritain » a souffert de l'absence de son père ou de l'amour paternel.

3.2. L'absence d'amour paternel et du père

Dans les aires où le patriarcat, la phallocratie ou l'agnation bat son plein, vivre sans père devient une existence infernale. Dans la narration d'Armand Claude Abanda, l'indication temporelle ou l'ellipse temporelle déterminée « dix-huit ans » détermine l'amplitude temporelle de l'absence paternelle ou de l'amour du père pour Éric. Le récit ci-après dépeint l'absence d'un père pour un enfant :

Juliana avait un grand fils qui venait de fêter son treizième anniversaire. Pendant près de quatorze ans, elle avait tenté de retrouver le père de son fils. Elle était allée neuf fois à Douala, mais en vain. Ce fut une véritable odyssée. Mais inlassablement, elle continuait à chercher le père de son enfant (A.C. Abanda, 2016, p.45)

Excepté quelques rares femmes ou quelques rares féministes, les sociétés subsahariennes sont ancrées dans la tradition millénaire qui place la femme au second plan. La parité et l'égalité des chances entre l'homme et la femme sont des expressions vaines et comiques, car la hiérarchisation naturelle de la société est un fait divin. La femme européenne et la femme subsaharienne se distinguent par la philosophie ou la vision de la féminité. Pour dire que les hémicycles traditionnels ou ésotériques sont et seront toujours des aires taboues pour la femme. À cet effet, vivre dans les sociétés subsahariennes est tributaire du respect de la morale établie. Par conséquent, vivre sans père est une négation de la vie. Dans ce récit, le jeune Éric-le-bon-samaritain a treize ans comme l'indique le discours du roman, mais jusqu'à l'explicit du roman il a dix-huit ans sans reconnaître réellement son père. L'enfant a enduré plusieurs années sans voir son père et le regard du monde définissent la honte et la tristesse de ce dernier. Cette souffrance et cette absence ont une fin plus ou moins désagréable : « Le cardinal Erico Kanga, qui écoutait attentivement mademoiselle Bella, écarquilla les yeux, puis devint blanc comme neige un moment et réalisa avec certitude qu'il s'agit de lui. Il continua à écouter l'interrogatoire » (A.C. Abanda, 2016, p.179). Le jour de la rencontre, quand on pose la question au prélat : « Eminence, saviez-vous que vous aviez un fils ? Il répond catégoriquement –Absolument pas (p.180). Cette absence pousse le jeune Éric à aller à la recherche de son père biologique.

3.2.1. La recherche d'un père ou géniteur

La recherche d'un père est une récurrence des personnages des périodes coloniale et postcoloniale en Afrique noire. Après Ferdinand Oyono (1956), Francis Bebey (1973) et Henri Lopes (1990), A.C. Abanda aborde la thématique avec dextérité. Cependant, chez A.C. Abanda, il ne s'agit pas d'un Colon européen, d'un missionnaire belge au Congo comme le signifie Amandine Lauro (2007) ou d'un regard d'une paysanne lobi sur sa vie au temps colonial à la Haute-Volta coloniale (Jeanne-Marie Kambou-Ferrand, 1995), mais d'un prélat endogène qui ignorait totalement la situation ou l'existence de l'enfant. Conscient de sa situation patrilinéaire dans une aire patriarcale, le fils va à la recherche de son père naturel.

Je veux dire que depuis dix-huit ans, tu me caches mon père. Tu ne veux pas me dire qui est mon géniteur et où il est. Tu m'as toujours raconté qu'il est parti pour un très long voyage dont tu n'as jamais connu l'issue. Pourtant la vérité est que tu sais où il est actuellement, ce qu'il fait, et je crois savoir moi aussi ce qu'il fait. Je suis prêt à parier que j'ai déjà parlé avec lui... --Je t'ai déjà dit mille fois que je ne sais pas où se trouve ton père...-Tu le sais maman, tu le sais tellement bien... -Éric, si tu connais ton père et ce qu'il fait, dis-le moi et nous irons le chercher ensemble... (A.C. Abanda, 2016, p.101)

Éric s'en alla prestement. Arrivé chez lui, il rangea sa chambre et se mit à faire son sac. Puis, il prit un bain rapide et décida de laisser un mot à sa mère. « Maman, je regrette vraiment de te désobéir. Mais, c'est plus fort que moi. Comprends-moi, maman. Je reviens dans deux jours. Je te ferai le compte-rendu de mon voyage dès mon retour. Il fallait bien que ça arrive un jour... (A.C. Abanda, 2016, p.114-115).

Dans les espaces subsahariens où le patriarcat ou l'agnat domine sur toutes les sphères spatiotemporelles, socioculturelles, ésotériques ou héréditaires, l'absence d'un père est un défi manifeste. En effet, dans les textures choisies et analysées ci-dessus, le fils ignoré de son père décide d'aller à la recherche de son vrai géniteur. À la page 101, le fils se révolte contre sa mère qui, depuis dix-huit ans, répète la même phrase « il est parti pour un très long voyage dont tu n'as jamais connu l'issue ». Cependant, au cours d'un voyage à « Ngoundéré », « Juliana Bella » et son fils se sont rendu à l'église où le père d'« Éric-le-bon-samaritain » est prélat. Une fois dans l'église, l'enfant se fait remarqué par l'assistance et l'évêque. À la question de l'évêque : « Tu voulais me parler, jeune homme ? », l'enfant balbutie « Euh... Non...Plutôt oui ». Par conséquent, l'intuition de l'enfant ayant deviné son père s'avère avérée. Mais après plusieurs péripéties inconvenantes ou plusieurs mésaventures, la mère et l'enfant quittent la ville très tard la nuit à l'insu de tout le monde y compris le prélat. Après analyse de cette fuite nocturne, le jeune homme se rend compte que le prélat est son vrai père. L'expression, « la vérité est que tu sais où il est actuellement, ce qu'il fait, et je crois savoir moi aussi ce qu'il fait », confirme l'intuition de l'enfant. Ensuite, à la page 114, l'enfant décide de laisser un mot à sa mère et voyage pour « Ngoundéré » à la recherche de son père. En réalité, le garçon est rassuré du lien qui les unissait, lui et le prélat. C'est dans cette logique paternaliste ou de l'odeur du père que l'enfant va découvrir son géniteur. Mais la rencontre est moins agréable, tout comme celle d'André Leclerc et du commandant Leclerc (H.Lopes, 1990).

3.2.2. La rencontre inconvenante d'un père

Le père est un simple mot ou une simple expression nominale s'il n'y a pas d'amour, de reconnaissance familiale ou du rapprochement entre le géniteur et la progéniture. Dans *Fils de prélat*, l'intrigue principale de l'œuvre est la recherche d'un père, mais la rencontre de ce dernier engendre d'autres péripéties, car c'est une rencontre traumatisante pour certains et problématique pour d'autres. Si le fils est content de rencontrer son vrai père, le père est alors surpris pour la présence d'un fils. Dans les extraits narratifs suivants, la rencontre entre le fils, « Éric-Le-Bon-Samaritain » et le prélat, le père « Erico Kanga » est infamante :

Deux minutes de silence s'écoulèrent. Le jeune homme semblait bien décidé à donner un sens à l'odyssée qu'il vivait depuis la veille, en annonçant au cardinal qu'il était son fils. Mais, quelque chose d'incompréhensible le bloquait. Il n'avait pourtant que quatre mots à dire au prélat et dans un ordre très précis : « je suis votre fils ». Il semblait décidé à parler enfin. Il ouvrit la bouche. Mais au moment de dire les quatre mots qu'il avait prémédités, il se contenta plutôt de lâcher, à la dernière seconde et très timidement, quatre autres relevant d'un contexte tout à fait différent –La police me poursuivra (A.C. Abanda, 2016, p.129).

-Euh... Le problème était délicat. J'y avais déjà pensé et je voulais bien le faire. Mais, vous savez... j'avais peur d'un scandale. Non seulement j'allais blesser mon fils en lui annonçant qu'il avait un père pas comme les autres, c'est-à-dire un évêque, mais surtout j'avais peur de briser la vocation du cardinal. J'avais également peur de blesser l'opinion publique (A.C. Abanda, 2016, p.190).

En analysant de près cette rencontre entre le père et le fils, il est important de dire que « Erico Kanga », le père et « Éric », le fils sont davantage émotionnés et surpris, « Éric-Le-Bon-Samaritain » est surpris d'avoir un père prélat, un homme de dieu, qui ne pourrait déclarer une paternité et le père, le prélat « Erico Kanga » étonné d'avoir un fils qui a plus de dix-huit ans. En réalité, dans le premier extrait narratif interprété, « Éric » voyage pour « Ngoundéré » pour rencontrer son père qui l'ignore en tout et pour tout. Une fois dans le sanctuaire, il rencontre le prélat qui le reçoit en toute humanité. En fait, il venait justement pour annoncer « au cardinal qu'il était son fils. Mais, quelque chose d'incompréhensible le bloquait ». Ce qui bloque le jeune homme, ce n'est pas la personne du prélat, mais plutôt sa personnalité. Il est facile de demander une aide matérielle ou spirituelle au prélat que de lui annoncer ou avouer prestement que je suis ton fils naturel ou biologique. C'est dans cette logique de distance sociale ou de considération ecclésiastique que le jeune Éric repart à « Douala » sans livrer son secret au Cardinal. Dans le second extrait décelé, la délicatesse de la situation ou de la relation père-fils se fait montre au jour. Justement, « -Euh... Le problème était délicat » et qualifié de scandale, car « Juliana Bella » avait peur du scandale. Elle craignait le choc partout, c'est-à-dire choquer son fils, le prélat et la conscience collective. L'expression, « J'allais blesser mon fils en lui annonçant qu'il avait un père évêque, mais surtout j'avais peur de briser la vocation du cardinal. J'avais également peur de blesser l'opinion publique », témoigne de la substance miteuse de la rencontre entre le fils et le père prélat. Ainsi, l'opinion publique sera choquée parce que le cardinal « Erico Kanga » est un

homme de dieu respecté par rapport à sa vocation, au sacerdoce, à son rang ecclésiastique, à son assistance et à son humanisme envers les fidèles de l'église.

3.2.3. L'incongruité parentale ou paternelle

Excepté les prêtres ou les pasteurs orthodoxes et autres dignitaires des églises dites protestantes ou de réveil qui assument la paternité, les prélats de l'église catholique classique ne se marient jamais et encore moins avoir des enfants. Le respect de ce principe ecclésiastique est un honneur et une dignité pour les hommes de dieu. Le Cardinal « Eric Kanga » ne va pas à l'encontre de cette disposition spirituelle jusqu'au jour où « Eric » apparaît. À lire en toute compétence dans les passages suivants, le prélat n'assume pas la paternité :

Ses soupçons venaient enfin d'être confirmés. Il était fier de savoir enfin avec certitude qui est son père. Mais il était également conscient du fait que jamais son géniteur ne jouera véritablement son rôle de père à son égard, étant donné sa condition ecclésiastique. Eric était donc tout à coup pris entre le marteau et l'enclume, à cheval entre la satisfaction et l'insatisfaction, tiraillé à la fois par la joie et la hargne, bousculé simultanément par deux mots forts : partir ou rester (A.C. Abanda, 2016, p.108-109)

Après un moment de silence, le président libéra le prélat. Il ressentait l'émotion de l'assistance qui lui témoignait tout son respect et ses encouragements. Car, ceux-ci comprenaient parfaitement dans quelle situation délicate il se trouvait : homme d'Eglise se retrouvant père d'un enfant, c'est embarrassant, très embarrassant même. (A.C. Abanda, 2016, p.182).

La prêtrise catholique est parmi les métiers qui n'admettent pas le mariage et la paternité. Dans cette perspective relationnelle, être la femme ou l'enfant d'un prélat est un scandale « prémédité ». En effet, la confirmation ou la certitude de la paternité du prélat est une inconvenance ou un sacrilège contre les règles établies. Le sémantisme des paroles d'Eric selon lequel « il était également conscient du fait que jamais son géniteur ne jouera véritablement son rôle de père à son égard, étant donné sa condition ecclésiastique » réaffirme l'incongruité de la descendance d'un prélat. Pour dire que son métier est une allégorie de l'interdiction de la descendance. Dans l'autre passage choisi et analysé ci-dessus, l'auteur décrit le procès du jeune homme « Eric », car ce dernier est accusé de vol et d'appartenance à un gang létal. La situation est très embarrassante, car dans une circonstance où le prélat devient père, l'assistance et les fidèles de l'église sont traumatisés. L'expression, « Il ressentait l'émotion de l'assistance qui lui témoignait tout son respect et ses encouragements », témoigne du respect accordé à l'homme de dieu. Et l'expression, « homme d'Eglise se retrouvant père d'un enfant, c'est embarrassant, très embarrassant même », définit l'incongruité de la paternité d'un homme de dieu. Il est important de souligner que selon la conception du prélat, il peut accepter l'enfant, car c'est un être humain, mais pas la paternité de ce dernier. La mère est rassurée car son fils a retrouvé son géniteur et l'enfant accepte le père et la paternité du prélat. Cependant, à l'explicit du roman ou au dénouement de l'intrigue diégétique, le fils de prélat, « Eric-Le-Bon-Samaritain », veut âprement devenir également un prélat comme son père.

3.2.4. Le prélat : logique héréditaire du père en fils

Le système patriarcal, agnatique ou phallocratique place l'homme, notamment le père au-dessus de tout. Il est le guide, le judiciaire, l'autorité, le garant des sphères abstruses ou sibyllines et le modèle ou le prototype de sa descendance. Contrairement aux familles ou aux lignées matrilineaires ou le neveu succède à l'oncle, la logique de tel père tel fils en Afrique noire se fait ressentir dans les familles ou les lignées patrilinéaires, car le fils succède immédiatement à son père. Pour mettre en évidence cette logique héréditaire, A.C. Abanda crée un personnage à la fois allégorique et situationnel, notamment l'homme de dieu, autrement dit, le prélat. Comment mettre le bon sens héréditaire de tel père tel fils entre un enfant et un père prélat ? Dans les segments narratifs ci-après le père modèle ou prototype est manifeste :

-Monsieur, êtes-vous content d'avoir trouvé votre père naturel après tant de recherches ? Je suis comblé. Mais à quel prix ? J'ai trop souffert pour en arriver là. –Avez-vous été déçu d'apprendre que votre père est un prélat ? –Au départ, je l'avoue oui. Mais aujourd'hui, c'est pour moi un honneur. Mon état de fils de prélat m'amène d'ailleurs à avoir une idée précise du destin qui m'attend (A.C. Abanda, 2016, p.192)

-Eminence, vous permettez que je parte avec vous ? Je voudrais dès aujourd'hui être au service de Dieu et devenir comme vous. –Avez-vous longtemps réfléchi avant de prendre cette décision ? – Oui, Eminence. –Alors venez. – Maman, je vais avec lui. Je ne t'oublierai jamais. Je ne suis que mon destin, ajouta, Éric, en embrassant sa mère. (A.C. Abanda, 2016, p.193)

Si les missionnaires européens envoyés en Afrique noire, notamment au Congo, au Cameroun, au Gabon et en République Démocratique du Congo (RDC) étaient au service de l'administration coloniale (la lettre ou le discours du Roi Léopold II aux missionnaires envoyés au Congo est un exemple) et ont abandonné les femmes et les enfants adultérins, les prélats endogènes sont réellement au service de la mission catholique et des fidèles. Dans cette œuvre romanesque, le romancier camerounais dépeint l'image favorable d'un prélat. Dans le premier segment narratif ci-dessus, le fils affirme ouvertement son destin de devenir prélat comme son père. Cependant, l'expression « mais à quel prix. J'ai trop souffert pour en arriver là » est due non seulement à l'absence d'un père mais également au secret de sa mère qui ne voulait pas dire exactement l'identité de son père. Pour dire que l'enfant a presque cherché ou trouvé son père seul. À la rencontre de son père, prélat de son état, le fils se fixe déjà un destin ecclésiastique : « Mon état de fils de prélat m'amène d'ailleurs à avoir une idée précise du destin qui m'attend ». Dans le second segment, le moi créateur décrit le départ de l'enfant avec son père. En effet, vu le comportement de l'homme de dieu, ses attitudes bienfaitrices envers les souffrants, son humanisme de bon cœur, sa générosité, le respect accordé à sa personnalité et ses actes salutaires envers « Éric » lui-même, le jeune homme décide volontiers de devenir également un homme de dieu au service des gens. C'est ainsi qu'à l'explicit du roman, le jeune homme « Éric » déclare que « Je voudrais dès aujourd'hui être au service de Dieu et devenir comme vous » et le prélat réplique : « –Avez-vous longtemps réfléchi avant de prendre cette décision ? ». Les raisons évoquées ci-dessus définissent l'engouement d'Éric qui affirme avec aisance que « Je ne suis que mon destin ». En réalité, le destin est souvent inspiré par un modèle, un prototype ou un guide, car à la phase

transformatrice du roman, « Éric » était attiré par le métier d'avocat, parce que son beau-père « Joseph Mbappé » en était un et célèbre. Mais l'admiration du prélat est supérieure à celle de l'avocat.

4. Conclusion

Au terme de cette réflexion portant sur l'identité du père et de la mère par rapport à l'enfant dans *Fils de prélat* d'Armand Claude Abanda menée sous les compétences sociocritique, anthropologique, nous avons détaillé l'objectif de recherche et les hypothèses de travail. En effet, nous avons structuré le corps du travail en deux points. Dans le premier point, nous avons décelé l'image ou l'identité de la mère par rapport à l'enfant. Évidemment, dans toutes les sociétés hétérosexuelles, la mère ou sa métonymie la femme est une instance copulatrice, orgasmique et génitrice. Par son attirance ou son élégance corporelle, elle procure l'orgasme à l'homme et donne naissance à un enfant. Selon la conception du moi créateur, la mère est une allégorie ou un symbole de l'amour maternel ou de l'affection pour un enfant. Son intention ou son instinct contrôle et oriente la vie de l'enfant. La mère est également une image ou une actrice de l'éducation. Ainsi, dans l'œuvre en étude, la mère est un être bienfaisant et salutaire. Elle incarne la bienséance et l'humanisme intégral. La représentation magnifique de la mère par cet auteur est une influence du cadre familial du moi social et des mères subsahariennes.

Cependant, le père présente une identité quelque peu complexe. En effet, il est à la fois père et prélat. Dans la progression diégétique, le père est décrit en termes de géniteur inconscient ou ignorant, car il ignore l'existence de la grossesse et de la progéniture. Ce qui engendre malheureusement l'absence du père auprès de l'enfant. Tout enfant, surtout du sexe masculin, finit toujours par demander son père si ce dernier ne se présente pas. Cette absence pousse l'enfant à aller à la recherche de son géniteur, mais la rencontre entre l'enfant et le père est de contre nature, car le métier du prélat interdit la descendance. Ce qui est important dans cette œuvre c'est la logique héréditaire du père en fils. Ainsi, nous avons ici et maintenant la peinture bienfaisante d'un homme de dieu. Cette description merveilleuse du cardinal définit le cadre humaniste des ecclésiastiques ou des prélats endogènes aux antipodes des missionnaires coloniaux. Enfin, cette œuvre présente également le cadre pertinent de la structure familiale en Afrique subsaharienne. L'absence d'un membre crée de bonne grâce le traumatisme.

Références bibliographiques

- [1] ABANDA Armand Claude, 2016, *Fils de prélat*, Yaoundé, Clé, 2016
- [2] ANTSUE Jean Bruno, 2014, « Aspects esthétiques du métissage dans *Le chercheur d'Afriques* d'Henri Lopes», *La Tortue verte*, Revue en lignes des littératures francophones, cycle sur les écritures complexes, Première séquence : L'Un, Le Double, Le Multiple, pp 23-31.
- [3] BEAUMARCHAIS Pierre Augustin, 1745, *Le Mariage de Figaro*, Paris, Hachette.
- [4] Eco Umberto, 1985, *Lector in fabula*, trad. Fse, Paris, Gresset.
- [5] BEBEY Francis, 1973, *La poupée ashanti*, Ed. Clé, Yaoundé.
- [6] Boni Nazi, 1972, *Crépuscule des temps anciens*, Paris, Présence Africaine.

- [7] JEURISSEN Lissia,2003, « Que le métis s'appelait mulâtre. Société, droit et pouvoir coloniaux face à la descendance des couples eurafricains dans l'ancien Congo-Belge. Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia.
- [8] KAMBOU Ferrand -Jeanne-Marie,1995, « Souffre, gémis, mais marche. Regard d'une paysanne lobi sur sa vie au temps colonial ». La Haute-Volta coloniale. *Témoignages, recherches, regards*. Ed. Gabriel Massa et Georges Madiéga. Paris, Karthala, pp147-156.
- [9] LAURO Amandine, 2007,« Anxiété, critiques et offensives contre les ménagères et le concubinage interracial en situation coloniale : L'exemple du Congo Belge (1908-1918) » Perspectives historiques sur le genre en Afrique. Ed. Odile Georg. Paris, L'Harmattan, pp33-58.
- [10] LAYE Camara Laye, 1953, *L'Enfant noir*, Paris, Plon.
- [11] LOPES Henri, 1982, *Le pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine.
- [12] LOPES Henri, 1990, *Le Chercheur d'Afriques*, Paris, Seuil.
- [13] MABANCKOU Alain, 2010, *Demain j'aurai vingt ans*.
- [14] MBITI John, 1972, *Religion et philosophie africaines*, Yaoundé, Ed. Clé.
- [15] OMBOLO Jean-Pierre, 1990, *Sexe et société en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- [16] PAZ Octavio, *Conjonction et disjonction*, 1971, Paris, Gallimard.
- [17] SEDAR Senghor Léopold,1945, *Chants d'ombre*.
- [18] STRATTON Florence, 1994, *Contemporary African littérature and the politic of Gender*, Londres, Routledge.
- [19] SYLLA Abdoulaye,2002, *Anthropologie, structuralisme et pseudo-science : Diop, lecteur, de Levis-Strauss, Baobab*, numéro thématique ,pp 23-38.
- [20] TURGEON Laurier et KERBIRIOU Anne-Hélène, 2002,« Métissage, de glissement en transfert de sens », Regards croisés sur le métissage. Fd. Laurier Turgeon. Québec : Presse de l'Université Laval, pp.1-20.
- [21] ZIETHEN Antje,2010, *Géo/Graphie : la poétique de l'espace (Post) Colonial dans le roman Sénégalais et Mauricien au féminin*, Thèse de Doctorat, Université de Toronto.